

Les Impatients de l'Histoire. Grands journalistes français, de Théophraste Renaudot à Jean Daniel.

Par Jean Lacouture.

Intriguée par le titre, et intimidée par la renommée de Jean Lacouture, c'est avec « impatience » que j'ai abordé le livre, non sans en avoir au préalable, parcouru la table des matières. Que certains noms y figurent m'a déjà étonnée : Geneviève Tabouis, Daumier, Bernard Lazare (je ne le connaissais pas, le Larousse non plus, d'ailleurs). Théophraste Renaudot, bien sûr, le premier d'entre eux, et Jean Daniel qui, depuis plus de cinquante ans, est de tous les combats, des hommes et des femmes prestigieux qui ont su nous émouvoir, ou former notre esprit critique.

On s'accorde sur le fait que THEOPHRASTE RENAUDOT soit considéré comme le premier journaliste français. Lorsqu'il crée sa « Gazette », en 1631, il y chante les louanges de Richelieu et du pouvoir en place, mais c'est aussi le philanthrope qui pointe. Médecin à dix-neuf ans, il est préoccupé par de nombreux problèmes sociaux de son époque, allant jusqu'à créer une sorte de bureau d'aide sociale et d'agence de petites annonces à l'intention des pauvres, un hôpital, même, pour les plus démunis. Son portrait apparaît comme celui d'un « honnête homme », au sens classique du terme.

Étymologiquement, le terme de « Gazette » serait rattaché au vénitien et serait le nom de la petite pièce de monnaie, -la gazzetta- servant à acheter un papier-nouvelle. Le mot

serait lui-même un diminutif de gazza : la pie. Nous sommes d'emblée placés au cœur de la symbolique du métier de journaliste : relater les faits, faire entendre sa voix, et inventer « cet art suspect qui consiste à frayer en hâte la voie aux historiens ».

En effet, s'il est encore prématuré, au sujet de Théophraste Renaudot, de parler de journalisme au sens moderne du terme, il est indéniable que sa manière de penser annonce ses successeurs ; son premier et unique précepte : le fait relaté à un moment donné doit être VRAI, le mensonge est interdit. Pourtant, il peut y avoir erreur dans l'interprétation des faits, et c'est le TEMPS seul qui corrigera ce qui a été écrit à la hâte. Ainsi l'historien pourra-t-il faire son travail de correcteur. Hâte, Impatience, Temps, Histoire... Dès les premières pages, Jean Lacouture commence à donner une explication au titre de son livre : l'interaction entre le journalisme et l'histoire. Tandis que le terme « Gazette » prend une valeur péjorative, le terme de « journal » acquiert son statut en mettant en valeur la périodicité. Le premier représentant d'entre eux avait été « Le Journal des savants » en 1665, paternité attestée par Voltaire dans « Le Siècle de Louis XIV ». Toujours d'après Voltaire, c'est une véritable inondation de journaux et de publications diverses qui submerge l'Europe en près d'un

siècle. L'Angleterre, les Pays-Bas, l'Italie sont passés maîtres en ce domaine. En France, il faut attendre 1789 et la « Déclaration des Droits de l'Homme... », pour que « tout citoyen [puisse] parler, écrire, imprimer librement » ; si bien qu'en 1791, on peut dénombrer 384 journaux divers dans notre pays. C'est ainsi que, sous la Révolution, le journal est devenu propagande en même temps que le public se passionne pour les débats de l'Assemblée nationale ; surtout depuis que des ténors font entendre leur voix : Marat, Hébert, Desmoulins, et surtout Rivarol. RIVAROL est un personnage protéiforme qui s'était fait remarquer par son « Discours sur l'universalité de la langue française », et qui avait adopté le pseudonyme de Salomon de Cambrai, pour vilipender d'une plume alerte et acide, le comportement des Républicains, tout en exhortant le roi Louis XVI à jouer son rôle de souverain. Démasqué, devenu Rivarol, célèbre par ses bons mots, doté d'un solide humour, il s'était entouré de douze amis contre-révolutionnaires, et avait fondé « Les Actes des Apôtres ». Ils se réunissaient dans des cafés, lors de dîners dits « évangéliques », où ils épingleaient les dérives de la Révolution. Ayant inventé le mot « guillotine », Rivarol avait même suggéré d'installer des « mirabelles » à l'usage de Mirabeau et de ses amis, Talleyrand, le Duc d'Orléans, Robespierre, La Fayette... De plus, ni la monarchie « avachie », ni Marie-Antoinette, ni la populace de Paris n'étaient exempts de ses attaques...

C'est ainsi que pour Jean Lacouture, Rivarol incarne l'esprit inhérent à la profession de journaliste. Clarté du propos, économie de moyens, tout est dans l'art de décocher des flèches avec élégance.

La Révolution a eu son autre figure-phare en même temps que le premier martyr de la profession : CAMILLE DESMOULINS, guillotiné pour ses idées, pour avoir osé évoquer dans son journal, « Le Vieux cordelier »,

une vision plus modérée de la Révolution. « Tombé » à 34 ans, le même jour que Danton, quand on lui demanda de décliner son état, il se proclama « homme de lettres ». Il est donc le premier d'une longue liste de personnages qui mourront pour avoir défendu une certaine idée de la liberté et de la justice.

Pourquoi DAUMIER ? Pour Jean Lacouture, Daumier est un autre combattant de la liberté. Que l'on rende un papier, un dessin, que l'on envoie un fax ou un courrier électronique, l'astreinte est la même pour tous les représentants de la profession. Travailler sur l'instant, et en un instant donné, c'est l'art du journaliste. Et l'auteur de rappeler qu'au XIXe siècle, la lithographie, au même titre que le roman, le piano, le métier à tisser, la vapeur, est l'un des modes d'expression majeurs du temps.

A travers ses caricatures de bourgeois pansus, Daumier dénonce une société qui laisse de côté des cohortes d'ouvriers et de crève-la-faim. Louis-Philippe devient un Gargantua piriforme avalant gloutonnement les victuailles qu'on lui présente. Puis, quand Daumier collabore au « Charivari », le Roi est une sorte de père Ubu, à la fois ivrogne et funambule. Sous le Second Empire, l'Empereur devient Ratapoil, l'homme à la cravache.

C'est donc parce que son œuvre adhère au génie du siècle représenté par Hugo, Michelet, Courbet entre autres, que Jean Lacouture le considère, lui aussi, comme « un Impatient ». On aura compris que le choix de l'auteur se focalise surtout sur des rapports entre des individus, prophètes éclairés, et leur époque. A la fois dénonciateurs d'abus ou d'injustices, ils auront mérité de siéger au panthéon des grands journalistes français.

Cela explique la place privilégiée d'ARMAND CARREL dans la lutte contre la Monarchie de Juillet et son combat acharné pour la liberté de la presse. (Provoqué en duel pour ses idées, lui

aussi connu une mort violente).

A propos d'HENRI ROCHEFORT, les qualificatifs élogieux s'enchaînent. Sa longue vie – pour une fois – pourra être qualifiée de mouvementée, voire de rocambolesque. Son nom reste attaché au Second Empire, (« Napoléon III, pair, impair et manque »). Emprisonné, libéré, accusé d'avoir sympathisé avec la Commune, déporté au bagne de Nouvelle-Calédonie, rapatrié, il termine tristement sa vie, à la fois boulangiste et anti-dreyfusard. Il aura honoré la profession par sa verve caustique et ses intuitions fulgurantes.

Avec BERNARD LAZARE, Jean Lacouture voudrait, en quelque sorte, réparer une injustice. A trente-trois ans, le jeune journaliste qui s'est fait connaître par une publication sur les causes et les effets de l'antisémitisme, est le premier à avoir décelé la cause probable de l'Affaire Dreyfus et à avoir plaidé la forfaiture juridique ayant conduit à communiquer un dossier secret au tribunal, à l'insu de la défense. « L'Affaire Dreyfus, une erreur judiciaire » est le titre sous lequel il fait paraître une brochure qui se termine par une litanie de « J'accuse... », dont Zola se servira plus tard, et retirera toute la gloire que l'on connaît. Bien que les événements lui aient donné raison sur la composante antisémite de l'Affaire, jamais Bernard Lazare n'en recevra de reconnaissance. Avec lui, une autre constance du journalisme se dessine : la rigueur, le goût du fait exact, l'aptitude à remettre en cause les faits établis ou prétendus tels. Jean Lacouture fait de lui le premier journaliste d'investigation, un « arracheur de masques ». Ironie du sort, lui aussi sera fauché trop jeune, à 38 ans, par un cancer de l'intestin !

La vie d'ALBERT LONDRES est un roman-fleuve. Il est certainement le personnage le plus sympathique et haut en couleur de la galerie d'« Impatients ». Il faut lire ses chroniques sur l'assassinat de Jaurès, sur la des-

truction de la flèche de la cathédrale de Reims ; il faut le voir en agent secret et surtout en reporter, ayant poussé au plus haut les exigences de cet art. De Tel Aviv à Shanghai, du bagne de Cayenne aux Balkans, on est éberlué devant tant de sensibilité et de vitalité... Pourtant, lui aussi, trop jeune, à quarante-huit ans, trouve une mort prématurée dans l'incendie du paquebot qui le ramène de Chine. Que d'émules il aura faits ! Quel journaliste ne rêve d'obtenir le fameux prix qui porte son nom ? Des hommes et des femmes bien sûr, emprunteront la voie tracée par d'aussi illustres prédécesseurs. On citera dans l'ordre du livre, FRANCOIS MAURIAC, dont le portrait louangeur s'étale sur quarante pages, et dont Jean Lacouture dit qu'« il est le plus grand en notre pays », par son indépendance d'esprit, son intelligence, et son fameux esprit français qui sait si bien allier le goût de la formule à la roserie assassine !

On devrait s'attarder sur GENEVIEVE TABOUIS, la « Cassandra » de notre époque, elle qui avait si bien compris la politique étrangère de la France, des années 30 à la Guerre froide ; elle dont les interventions sur Radio-Luxembourg ont donné à une génération de Français, l'impression de mieux pénétrer dans les arcanes des différents pouvoirs en place.

On ne peut pas oublier non plus celle dont la voix, l'intelligence, l'esprit d'analyse et de synthèse font l'honneur du journalisme féminin : FRANCOISE GIROUD grâce à qui la presse « confine à l'art... en étant vecteur de vérité ». « Vérité toujours », ce pourrait être la devise d'HUBERT BEUVE-MERY, le fondateur du « Monde ». Avec lui, le journal devient « un miroir du monde, une grille d'interprétation, une boussole même ». Sous le pseudonyme de Sirius, il analyse vingt-cinq ans de crises, de drames et de guerres, et imprime sa marque personnelle à son quotidien.

La nostalgie étreint le lecteur qui savoure les

pages écrites par BERNARD PIVOT dont les « Apostrophes » sont peut-être le chant du cygne d'une culture-livre moribonde. Avec lui, le téléspectateur (futur lecteur ou non) pouvait voir sur un même plateau de télévision Soljenitsyne interviewé par Jean d'Ormesson et Jean Daniel. Le journaliste savait magnifier les auteurs en rendant la culture accessible à tous.

Cependant, avec le dernier « Impatient » cité, Jean Lacouture devient dithyrambique. Il évoque alors JEAN DANIEL, « le plus grand journaliste de sa génération » dont la lucidité, le courage, et l'indépendance d'esprit portent la profession à sa perfection.

Que le choix de Jean Lacouture soit partial ; que la plupart des personnages présentés soient peu ou prou engagés, qui le niera ?

Pourtant, on ne peut que reconnaître que tous ont lutté avec courage pour plus de justice. De plus, même si l'Histoire prouve qu'ils ont pu se tromper –et l'auteur peut parler pour lui-même- c'est en toute bonne foi qu'ils l'ont fait. S'ils ont « péché par impatience », ils ont pu aussi précipiter les événements qui auraient eu lieu de toute façon, et en conséquence les maîtriser en les expliquant. Est-ce là « le sens de l'Histoire » ?

Françoise VIDAL.

« Les Impatients de l'Histoire. Grands journalistes français, de Théophraste Renaudot à Jean Daniel. » par Jean Lacouture. Editions Grasset - 417 pages - 19,80 euros.

Demain.

Par Graham Swift.

« **D**emain » (« To morrow ») est un livre qui intrigue dès la première ligne, qui incite à une lecture gourmande et que l'on regrette de devoir abandonner quand on arrive à la dernière page. C'est le huitième roman de Graham Swift, suivi par son premier recueil d'essais: « The Making of an Elephant ».

Depuis « Le Pays des eaux » (« Waterland »), publié en 1983, qui avait obtenu le prix du Guardian, « A tout jamais » (« Ever After », 1992), qui avait reçu en France le prix du meilleur livre étranger et « Last Orders » (« La Dernière Tournée ») couronné en 1996 par le prestigieux Booker Prize, équivalent en Angleterre du prix Goncourt, la voix de

Graham Swift est devenue parfaitement reconnaissable dans le paysage littéraire contemporain qui dépasse le seul monde anglo-saxon grâce à des traductions dans plus de vingt langues. Son excellent traducteur français est Robert Davreu, lui même écrivain, critique et poète.

Dans « Demain », cette voix swiftienne est féminine. Swift s'est en effet littéralement mis dans la peau et dans la conscience d'une mère de famille, quinquagénaire, Paula qui parle à ses deux jumeaux, un garçon et une fille, Nick et Kate. Ceux ci dorment dans la chambre adjacente, une semaine après leur seizième anniversaire. Paula va leur annoncer que leur père, Mike, endormi près d'elle, (on l'entend même ronfler !) va leur faire une révélation qui risque